



KARIM
BERROUKA

FÉES,
WEED
&
GUILLOTINES

actust

KARIM BERROUKA

**FÉES, WEED &
GUILLOTINES**

Petite fantaisie pleine d'urbanité
(EXTRAIT)

Ouvrage publié sous la direction de Charlotte Volper

© **Éditions ActusF**, collection Les Trois Souhails, avril 2014

34, avenue des Bernardines, 73000 Chambéry

www.editions-actusf.fr

ISBN : 978-2-917689-61-5 // EAN : 9782917689615

Chapitre

elle, un peu déphasée,
qui débarque de nulle part (ou presque).

Châtain clair. Des yeux verts, en amande, et un sourire malicieux que n'arrive pas à effacer la surprise qui vient de s'afficher sur son visage : même si on l'avait prévenue, le monde des hommes a changé, beaucoup changé. C'est une constante, chez les hommes, le changement.

Elle fait quelques pas, à moitié étourdie par le chaos ambiant, confrontée à une foule dense qui s'écarte pour la contourner. Les regards sont suspicieux. Non que les passants aient deviné la réelle nature de cette femme quelconque, ni même qu'ils s'étonnent de son accoutrement singulier – il faut rivaliser d'ingéniosité et de mauvais goût pour étonner un Parisien –, mais elle vient de sortir d'une bouche d'égout.

D'un geste de la main, elle tente de lisser sa robe de velours d'un violet prononcé, puis la parcourt de son souffle, chassant les odeurs nauséabondes qui s'y étaient incrustées. Quelques pas encore et elle se fond dans la multitude, n'éveillant plus le moindre intérêt parmi ce peuple de fourmis.

Bien, se murmure-t-elle, essayons de nous adapter le plus rapidement possible. Nous avons du boulot en perspective.

Après quelques minutes de marche, elle parvient en bas d'un grand immeuble d'une architecture tristement rigoureuse. Des lignes droites, encore des lignes droites, et un revêtement d'une monotonie affligeante, sans aucun ornement, pas même un simple bas-relief ni une petite sculpture dont les hommes, jamais avarés d'afficher avec ostentation leur capacité à fixer la perfection, avaient hier fait leur fierté.

Les temps changent, marmonne-t-elle... Il est probable que les canons de l'esthétique aussi. Enfin, là, c'est pas une réussite.

Dans le hall, elle avise une longue plaque rectangulaire en faux marbre. En sa partie supérieure, la mention suivante est gravée en lettres dorées : « Groupement National de Détection Privée, section parisienne ». Suit une liste d'une dizaine de noms, classés sans réelle logique (peut-être celle du mérite ? de l'efficacité ?). Elle réfléchit une minute puis remplit ses poumons d'air, ferme les yeux et parcourt chaque nom de l'index, un mouvement délicat, méthodique. Un soupir met fin à sa concentration. Son visage se décontracte alors qu'elle agite négativement la tête.

« Rien. Va falloir que je révise mes fondamentaux si je veux réussir à isoler des vibrations dans le bordel ambiant... »

Elle a eu tort de passer outre le séjour préparatoire qu'on lui avait proposé. Entre ces parasites constants dont elle ne parvient pas à circonscrire la source, les bruits agressifs et le semblant de folie généralisée qui a saisi la population, une mise à

niveau lui aurait permis d'agir avec plus d'efficacité. L'urgence a prévalu. L'urgence, ou l'impatience...

Premier avertissement. L'empressement n'est pas un allié efficace. Elle le savait. Elle l'avait oublié.

En attendant, il faut prendre une décision.

Elle regarde à nouveau la liste des noms, hésite entre plusieurs, se décide pour l'un, se ravise, grogne, souffle, et finit par frapper violemment le sol de son soulier verni. Elle n'aime rien d'autre que la certitude, elle le sait depuis toujours. Et il est de plus en plus évident que ce monde n'a pas beaucoup évolué dans ce domaine. Le règne du doute et des indécis... Pas même une heure qu'elle est ici et elle commence à en ressentir les effets.

Elle se calme, laissant un sourire relever les coins de ses lèvres.

« Bien, on va se laisser guider par la destinée. Après tout, y a pas de raison que je me coltine tout le boulot. On verra si, pour une fois, elle fait bien le sien. »

Sans se départir de son sourire, la femme entonne une comptine, suivant mécaniquement du doigt la liste de noms, un pour chaque syllabe.

« Trois lutins dans un couffin

Trois couffins chez Dam' Marmite

Crêpe aux yeux et soupe aux nains

Le plus gras sent bon la frite. »

Son doigt s'est arrêté en milieu de liste.

Quelques secondes d'immobilité, puis elle fronce les sourcils. Le nom a une consonance bizarre. Et quelque chose de

ridicule qu'elle n'arrive pas à définir. Elle le répète plusieurs fois, autant pour s'y habituer que pour se convaincre que c'est là un juste choix. Enfin, elle presse le bouton qui correspond à ce nom, curieuse de découvrir ce que ce geste va déclencher comme mécanisme.

Une voix métallique lui répond.

« Oui ? »

Elle se redresse, regarde autour d'elle. Personne.

« Oui, j'écoute... »

La voix sort bien d'une petite grille de plastique. C'est original. Elle s'en approche, restant tout de même à distance respectable de la chose – on n'est jamais trop prudente. D'un ton sec, elle répond, devinant que le mécanisme permettra à son interlocuteur de l'entendre comme elle l'entend.

« J'ai besoin de vos services.

— Vous avez rendez-vous ?

— Non.

— Désolé, je ne reçois que sur rendez-vous. »

Elle plisse le front.

« Alors, je prends rendez-vous maintenant.

— Désolé, madame, ou mademoiselle, ça ne fonctionne pas ainsi.

— Ah... Et ça fonctionne comment ?

— Vous appelez mon bureau, ou le secrétariat du GNDP, et nous convenons d'une heure, en fonction de mon emploi du temps. Et du vôtre aussi, bien entendu.

— Pff... Aussi compliqué que pour obtenir une entrevue auprès de la Reine, le protocole en moins.

— Pardon ?

— Rien, je pensais que la modernité avait tordu le cou à ce genre de convenances inutiles. On m'avait dit qu'une certaine simplicité, pour ne pas dire laxisme, avait envahi vos mœurs depuis quelques décennies. Pas dans ce domaine, en tout cas... Vous cultivez toujours avec passion les tergiversations procédurières. »

Aucune réponse dans un premier temps, si ce n'est un rire que l'homme ne prend pas la peine d'étouffer. Puis :

« Vous êtes une comique, vous.

— Pas vraiment.

— Bon, montez. Installez-vous sur un des sièges du couloir. J'en ai encore pour une quinzaine de minutes et, après, je vous reçois.

— Parfait.

— Ne me remerciez surtout pas.

— Ce sera fait en temps et en heure, si toutefois vous vous montrez à la hauteur du travail que j'exige de vous. »

De nouveau, l'homme répond par un rire. Un rire qui laisse poindre une note d'ironie. Voilà une des rares choses qu'elle apprécie dans ce monde, l'ironie.

Elle campe ses deux poings sur ses hanches et acquiesce d'un mouvement de tête. Après tout, la destinée a peut-être bien fait son boulot, pour une fois.

Chapitre

lui, qui ne s'attendait pas à ça.

Brun, les yeux sombres. Une barbe naissante que l'homme n'aura pas pris soin de raser ces derniers jours, par négligence, par souci d'esthétisme ou tout simplement parce qu'il aura décidé que le temps passé devant une glace à se lacérer la peau, chaque matin, ne valait pas la peine d'être perdu.

Il range quelques dossiers d'un geste appliqué, se lève et se dirige vers la porte de son bureau. Il glisse la tête dans le couloir, un coup d'œil à droite, un coup d'œil à gauche. Personne. Sa cliente inopinée avait pourtant l'air pressé. Étrange.

Il se réinstalle dans son large fauteuil et se saisit d'un dossier. Quelques photos à l'intérieur, trois pages de notes manuscrites. Une affaire banale : un ex-mari disparu et une pension alimentaire qui n'a jamais trouvé le chemin du compte en banque de son ex-épouse. Deux jours d'enquête et le fugitif facilement repéré... La banalité a cela de rassurant : elle se nourrit de schémas éculés, ce qui rend le travail d'autant plus aisé. D'autant plus ennuyeux...

Mettre tout ça au clair, le présenter dans un format plus convivial, et l'affaire est bouclée.

La porte s'ouvre.

Une femme vêtue d'une longue robe violette file droit vers le bureau. Le détective redresse la tête sous l'effet de la surprise alors que la tempête améthyste, qui vient de balayer l'air languissant de la pièce, pose ses deux mains sur les feuilles qu'il consultait, et lui fait face, respirant à grand bruit.

Ce doit être son rendez-vous sans rendez-vous.

Les cheveux châtain de la femme sont enroulés sur chaque tempe, façon bretzel. On dirait une copie approximative de la Princesse Leia. De laquelle elle tient aussi quelques rondeurs... Toutefois, son regard ne brille pas de cette ingénuité un peu fadasse qui a fait le succès de la célèbre égérie lumineuse de la Force. Un véritable feu anime ses pupilles, deux fournaises émeraude qui rehaussent le teint excessivement pâle de sa peau. Le visage, sous cette apparente candeur, ne cède à aucun des canons de la beauté hollywoodienne. Pas plus que sa démarche, furieuse mais féline. Reste l'accoutrement qui possède les mêmes prétentions au bal masqué que celui de l'illustre princesse stellaire. Une robe longue, resserrée à la taille par un cordon lilas, qui descend en s'accordant plus d'amplitude qu'il n'en faut pour valser viennois, et qui s'efface en fine dentelle à l'approche du sol pour révéler deux souliers vernis prune. Seule fantaisie permise dans cette adorable symphonie aubergine, un foulard en soie fine qui lui ceint le cou, du même violet que la robe certes, mais clairsemé d'étranges écritures d'un jaune qui jure avec l'uniformité chromatique. Des runes ? Des signes

cabalistiques ? Va savoir, se demande le détective. Les chiffons et les excentricités de la mode, ce n'est pas vraiment son domaine.

« Vous... êtes le citoyen... Abdaloff... Marc-Aurèle Abdaloff ?

— Lui-même.

— Vous retrouvez les gens ?

— Oui...

— N'importe quelle sorte de gens ? »

Sa voix, son ton autoritaire et sa volonté de s'affranchir de toute forme de politesse viennent de lever l'éventuel doute qui aurait pu subsister : c'est bien sa cliente inopinée. Il l'avait imaginée grande, svelte à en être squelettique, hautaine dans sa posture. Plus belle, plastiquement. Mais bien moins charmante.

« N'importe quelle sorte de gens. Asseyez-vous, vous semblez essoufflée.

— Je vous semble ? Douze étages... Faut avoir un grain pour construire des édifices aussi hauts... Ça tient de la démente.

— Ne me dites pas que vous êtes montée à pied...

— Bien sûr que je suis montée à pied. Vous avez une meilleure solution ?

— L'ascenseur...

— Connais pas. »

C'est original, se dit le détective pendant que sa cliente s'assoit. Elle vient de s'échapper d'une secte de quakers coupée du monde depuis l'appareillage du *Mayflower* ?

« Bien. Je suppose que vous n'êtes pas venue ici uniquement pour le plaisir de vous taper le dénivelé au pas de course. Je vous écoute. »

D'une besace qui avait échappé à l'examen du détective, elle sort un rouleau, défait un lacet de cuir qui retenait trois pièces de toile qu'elle étale sur le bureau. Trois portraits de femmes, peints dans des styles différents. Le premier rappelle l'imagerie médiévale, le second a un ton résolument davidien, et le troisième tire son inspiration de l'art préraphaélite ou pompier, ou plus justement d'un peu des deux mélangés.

« Vous voulez que je les retrouve ?

— Je veux que vous les regardiez d'abord. »

Le détective saisit les documents et examine les trois visages. D'un doigt délicat, il explore les formes et les légers reliefs que la peinture a laissés, puis oriente les portraits de manière à ce que la lumière du jour en souligne les moindres variations chromatiques.

« Euh... Les dissimilitudes stylistiques... Elles ne datent pas de la même époque. Cependant, les traces de vieillissement sont trop peu prononcées pour penser qu'il s'agit d'originaux...

— Elles sont d'époque. Mais on s'en fout. Rien d'autre ?

— Euh... Bien que ce ne soient pas les mêmes personnes représentées, elles paraissent avoir quelque chose en commun. »

Un clignement discret allège un instant le regard sévère de la femme.

« Quoi donc ?

— Je ne sais pas trop.

— Cherchez. »

Le détective se concentre à nouveau, comparant chaque portrait. Une minute, puis deux.

« Le sourire ! »

Une expression de satisfaction se dessine sur le visage laiteux de sa cliente, qu'elle accompagne par une série d'applaudissements.

« Bravo ! Le sourire. Regardez-le bien, mémorisez-le. Cet air sadique...

— Sadique ? Je dirais plutôt malicieux.

— Malicieux ? Mouais... Si vous voulez. L'important est que vous ne l'oubliez pas.

— Parfait, je note. Elles ont un lien familial ? »

La femme fronce les sourcils.

« Vous posez trop de questions

— Ça fait partie de mon métier. »

Elle soupire, visiblement agacée.

« Je fais appel à vos services pour avoir des réponses. Pas pour que vous me posiez des questions ! Contentez-vous de me la retrouver.

— Laquelle ? Les trois ?

— Oui, c'est cela, les trois. D'un seul coup. »

Le ton est moqueur, le détective ne peut s'y tromper. Et la mimique qui a accompagné la réponse, soulevant la pommette droite ainsi que le coin des lèvres de son interlocutrice, est là pour l'en assurer, des fois qu'il en douterait.

« Retrouvez-moi n'importe quelle bonne femme avec ce sourire sadique. Ou malicieux, si vous y tenez. Le sourire, il n'y a que ça qui compte. Le reste n'est qu'apparat. »

Le détective se gratte la nuque, grimaçant. Aussitôt, sa cliente le foudroie d'un regard noir.

« C'est trop compliqué pour vous ? Il y a quelque chose que vous n'avez pas saisi ?

— Restons calmes. J'ai très bien compris. Retrouver une de ces trois femmes... Parfait. D'autres indices ?

— Comme quoi ?

— Des noms ? Des adresses ? Des...

— Non.

— Rien ? C'est plutôt maigre comme base de départ.

— Cherchez près des berceaux, c'est tout ce que je peux vous dire de plus.

— Des berceaux ? »

Silence.

Le détective réfléchit, fixant les trois portraits. Le bon sens voudrait qu'il congédie cette cliente qui maîtrise l'effronterie et l'impolitesse avec un talent rare. Il ne manque pas de boulot, et l'insuffisance d'éléments tangibles comme le peu de collaboration qu'il reçoit risquent fort de faire, de cette petite affaire sans grand intérêt, un cas insolvable. Toutefois, il aime les défis. Et c'en est un. Avec, à la clef, la fierté de se prouver, une fois encore, que les affaires les plus mal engagées sont toujours susceptibles d'être résolues, quand on y met les moyens, quand on sait comment s'y prendre. Ajouté à cela le fait que cette femme, malgré son manque de courtoisie et toute la froideur qu'elle déploie, exerce un début de fascination sur lui. C'est plus qu'il ne lui en faut pour se laisser convaincre.

« Parfait. J'ai donc deux indices. Le sourire et les berceaux. Je ne vous cacherai pas que c'est un peu léger, mais on va

faire avec. Je ne vous demande pas pourquoi vous recherchez ces personnes, je suppose que je n'obtiendrai aucune réponse.

— Vous supposez juste. »

Bien, se dit-il. Sur ce point, le voilà fixé : le défi relève de la gageure.

« Par contre, j'ai besoin de savoir ce que vous attendez de moi une fois que j'en aurai retrouvé une. Dois-je engager une filature ? Vous voulez des renseignements sur ses activités, ses fréquentations, ses...

— Surtout pas ! Si vous essayez de l'espionner, elle s'en rendra compte. Tenez-vous-en à l'écart et contentez-vous de me prévenir. Je ne vous demande rien de plus. Compris ?

— Parfait. Dès que j'en repère une, je vous préviens. Vous avez un numéro de téléphone ?

— Non.

— Ça aiderait.

— Dès que je découvre ce qu'est un téléphone, je vous donne le numéro. »

Le détective retient un pouffement. Elle fait de l'humour ? Elle se paye sa tronche ? Elle... Hum, ni l'un ni l'autre à voir son regard glacial.

Il lui tend sa carte de visite, pointant du doigt une série de chiffres.

« Mon numéro, là. Quand vous aurez appris à vous servir du téléphone, vous m'appellez. Bien, ceci étant réglé, je vous signale, parce que je ne suis pas certain que vous en soyez consciente, que je ne travaille pas bénévolement. »

La femme lâche un soupir dédaigneux.

« Le jour où les hommes comprendront qu'il existe des récompenses plus nobles que l'argent, il pleuvra des burnes de gobelin... Je peux vous payer en livres ? »

Tiens, une excentricité de plus, se dit le détective.

« Si ça vous arrange. »

Elle sort de sa besace une liasse de papiers blancs froissés, en compte dix et les lance sur le bureau.

« Ça devrait suffire. »

Le détective se saisit de l'un des papiers et l'examine avec circonspection.

« Euh... Vous plaisantez ? »

— J'en ai l'air ?

— Définitivement non. Mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse avec des assignats ?

— Ce que vous voulez. Les dépenser, je suppose. C'est ce que vous faites en général, non ? L'argent, c'est pas mon truc, faut vous mettre ça dans la tête.

— Ça, j'avais compris... Le problème est que les assignats, aujourd'hui, ça a autant de valeur qu'un autographe de Justin Bieber au Hellfest. »

Complètement barje, se dit le détective. C'est bien, ça le change de la routine. Enfin, si elle pouvait le payer avec autre chose que de la roupie de sansonnet...

La femme soupire lourdement et hausse les épaules, excitant un train d'ondes qui anime le tissu soyeux.

Glissant à nouveau la main dans sa besace, elle en extirpe un petit sac de toile lié par un lacet de cuir. Le détective se frotte

le menton alors qu'elle défait le nœud, s'interrogeant sur la nouvelle surprise qui l'attend.

« Et ça ? C'est bon comme moyen de paiement ? »

Le sac s'ouvre telle une fleur, épanouissant ses corolles de vieux cuir sur une dizaine de pierres précieuses, rouges ou transparentes, agrémentées de deux pépites qui ressemblent fort à de l'or brut.

« Vous permettez que je regarde de plus près ? »

— Je le permets. »

Même sans être un grand expert de la joaillerie, le détective constate que les chatoyements des pierres sont autrement plus convaincants que ceux que génère la verroterie. Il y a de fortes chances que diamants et rubis soient bien ce qu'ils prétendent être. Quant à l'or, ça y ressemble aussi.

« Euh... Oui... C'est bon. Enfin pas vraiment. La plus petite de ces pierres a certainement une valeur qui dépasse de loin le montant des honoraires.

— Ça vous pose un problème ?

— Euh... Je n'ai pas l'habitude de surfacturer mes services. »

La femme étale le contenu du sac sur le bureau et, de la tranche de la main, le divise en deux.

« Ça, c'est pour vos émoluments. Le reste est aussi à vous si vous me retrouvez l'autre salope. »

Le détective écarquille les yeux. La générosité de sa cliente frise la démente.

« Vous tenez vraiment à la retrouver... »

— Oui. Et doublement. Une mission officielle et un vieux compte à solder... Le plus vite cette affaire sera réglée, le plus

vite je rentre au bercail. Donc, je vous saurais gré de ne pas lambiner, et de vous sortir les doigts du pif pour me retrouver l'autre pouffe.

— À ce tarif, je planche en exclusivité sur votre cas, jour et nuit. Et j'excuse vos allitérations douteuses.

— J'en attendais pas moins. »

Hallucinant, se dit le détective, alors qu'il réunit d'une main précautionneuse sa part du butin. Des cinglées comme elle, tous les jours !

Et tandis que la cliente referme le petit sac, après l'avoir rempli de l'autre moitié du trésor, il convient qu'il a eu le nez creux il y a quelques minutes, quand il a préféré l'écouter plutôt que la congédier. Reste maintenant à se montrer à la hauteur de la paye, malgré les très maigres indices dont il dispose. Il va mettre les bouchées doubles, moins pour le salaire que pour prouver à cette siphonnée que si elle est prête à déboursier autant de pognon pour l'engager, lui saura être digne de ses excès. Question de fierté.

« Parfait, madame, ou mademoiselle. Je me mets de ce pas à l'ouvrage.

— Je repasse demain à seize heures pour faire un point sur l'avancement de l'enquête. Là, j'ai besoin d'un peu de temps pour faire une remise à niveau, des fois que ma présence dans ce... dans cette ville s'éternise... Et vous éviterez de mettre une chemise rouge. Je hais les chemises rouges. »

Elle se lève d'un mouvement fluide, une certaine légèreté qu'on pourrait apparenter à celle d'une bayadère, la morgue altière en moins, le léger surpoids en plus. Sa robe ondule,

fantôme violine qui semble se jouer de la morosité bureaucratique et des lignes austères du mobilier. Elle balance la tête en arrière, comme si elle voulait ordonner une longue chevelure, assure le nœud délicat qui retient le foulard qui lui ceint le cou, et se retourne. Direction la sortie.

« Une dernière chose... lance le détective alors qu'elle saisit la poignée de la porte. Vous ne m'avez pas donné votre nom.

— Jaspucine », répond-elle, sans prendre la peine de se retourner.

Le détective marque un temps d'arrêt. La quête d'originalité prénominale mène parfois les parents sur des voies hasardeuses.

« Jaspucine comment ?

— Comment quoi ?

— Votre nom de famille ? Patronyme ? À moins que vous souhaitiez conserver l'anonymat. »

Quelques secondes de silence.

« Jaspucine Corday.

— Comme Charlotte ? »

Silence à nouveau. Puis la femme répond d'un ton excessivement sec :

« Comme Charlotte. »

Et elle sort en laissant la porte grande ouverte.

Chapitre

lui encore, et son pote
Étienne de la BCE.

Après avoir compilé une liste exhaustive des services de maternité des hôpitaux et cliniques de la capitale, ainsi que des sociétés qui proposent gardes d'enfants et babysittings, Marc-Aurèle Abdaloff quitte son bureau. Direction un restaurant à deux pas des bâtiments de l'Agence Nationale des Polices d'État. Rendez-vous dans un quart d'heure avec Étienne Petiot, vieux pote de bahut, puis de fac, puis des Hautes Études de Criminalité. Ensuite, leurs aspirations respectives les ont poussés vers des chemins différents. Leurs voies se sont séparées, bien qu'elles restent toutefois assez proches ; sortes de parallèles qui réussissent régulièrement à se croiser, même si géométriquement, il y aurait à redire.

Marc-Aurèle a choisi de se mettre à son compte, espérant bien se voir confronté à plus d'affaires tordues, d'aventures trépidantes, de sombres complots et de conjurations délirantes que sous la coupe trop administrative de l'État. Il n'a jamais supporté la hiérarchie, et ne peut concevoir un futur réglé, planifié. C'était aussi, le pensait-il, se priver de la sécurité que

procure la fonction publique. Salaire, emploi et divers avantages que l'on refuse aux pratiquants de professions jugées trop exotiques. Un moindre mal. Favoriser la passion plutôt que le confort, voilà qui lui convenait.

Étienne, lui, a opté pour cette sécurité. La police nationale l'a accueilli bras ouverts, lui offrant un emploi où il pourrait exercer avec méthode et tranquillité ses talents, n'ayant pas à se soucier de sa petite entreprise et des tracasseries administratives que sa gestion implique. Pas de fin de mois difficiles, pas d'incertitudes quant à son avenir. Un confort qui devait lui permettre d'exceller dans son travail d'investigation.

Mais la vie est parfois retorse, et ce qu'elle laisse présager n'est pas forcément ce que la réalité réserve.

Marc-Aurèle s'est retrouvé à la tête d'un bureau d'investigation privé, accompagné dans sa gestion par le service de comptabilité du Groupement National de Détection Privée, qui prend aussi en charge la plupart des tâches secrétaires moyennant cotisation mensuelle. Les affaires sont si nombreuses qu'il en refuse régulièrement. Le salaire tombe chaque mois. Une activité qui ne connaît pas la crise. Qu'importe la situation économique du pays, les escrocs, les mauvais payeurs, les femmes et hommes qui jouent au courant d'air, les mariages qui vacillent, les divorces qui s'affirment, les tentations lubriques et l'avidité des uns et des autres, tout cela ne connaît ni temporisation ni répit. Quant à l'aventure, aux enquêtes trépidantes, à part de très rares cas, Marc-Aurèle a bien été contraint de reconnaître qu'elles appartiennent au domaine du mythe. Le détective privé s'occupe de petits malheurs, de petites crapules, de petites affaires.

Étienne, aujourd’hui chef du service du Bureau des Crimes Extrêmes (communément désigné par l’acronyme BCE, probablement pour flatter la flemme typographique des secrétaires du ministère ou économiser quelques milligrammes d’encre aux toners d’imprimantes, payés par le contribuable – qui appréciera le geste), a découvert qu’exceller dans son travail pouvait réserver des surprises. De succès en coups d’éclat, les responsabilités se sont accumulées. Les affaires sordides aussi. À trop briller, on finit par se voir confier les crimes les plus effroyables. Et pas question de refuser les *clients*.

Donc, un restaurant des plus banals. L’heure d’échanger quelques mots autour du plat du jour, de faire le point sur leurs affaires respectives, sur leurs déboires sentimentaux, sur leurs joies et leurs interrogations.

Étienne regarde son plat de spaghettis, une main soutenant sa tête blonde, l’autre triturant les nouilles de sa fourchette. Marc-Aurèle se demande si son ami n’a pas encore maigri. Il a le teint pâle, les yeux cernés, et semble flotter dans son costard noir. Il aurait fait un excellent croque-mort, si ce n’était son sourire trop franc qui dévoile régulièrement deux rangées de dents impeccables.

Remarque, pense Marc-Aurèle, en ce moment, il ne sourit plus tant que ça. Et au boulot, ça doit être pire.

« Mange un peu, t’es en train de disparaître dans tes fringues de ministre. Tu m’as l’air vanné.

— Je suis sur les rotules. Réveillé à cinq heures du mat’ en urgence. Un appel anonyme qui n’a pas voulu lâcher ses informations avant les premiers rayons du soleil...

— Encore une affaire sordide ?

— Sordide... C'est pas le bon mot. »

Marc-Aurèle, tout en découpant méthodiquement son steak, relève les yeux.

« Genre ?

— Genre un môme seul dans un appartement bourgeois de près de deux cents mètres carrés.

— Hum... Mort ?

— Non, même pas. Parfaite santé. Pas de parents, pas de famille, pas de documents d'identité. Rien. Néant. »

Étienne se redresse, étendant ses longs bras avant de se décider à attaquer, finalement, son assiette de pâtes.

« Quel âge, le môme ?

— Le médecin a dit entre dix et douze ans. Prépubère. À vue de nez... Le gamin ne s'est pas laissé approcher...

— Et il vivait comment ?

— Justement, c'est là où ça passe du fait divers à l'affaire qui pue. On a retrouvé plus de dix mille euros en petites coupures. Et une vingtaine de saladiers remplis à ras bord de pierres précieuses. Plus un kilo de ganja environ, qui tient plus du foin que de la skunk. »

Marc-Aurèle souffle d'étonnement, délaissant à son tour son assiette.

« Merde, un dealer pré-juvénile... Ça sent l'affaire qui va te faire galérer des mois.

— Attends, c'est pas tout. Dans une des pièces, on a découvert trois cages en métal. Et devine ce qu'il y avait dedans ?

— Les cadavres de ses parents, frères, oncles, tantes, cousins...

— Perdu. Trois vieilles. Vivantes. Un peu pâlottes, vu que le môme semblait pas passionné par l'élevage de mamies. Mais rien de terrible.

— Merde. Le conflit entre générations prend un tour nouveau. »

Marc-Aurèle secoue la tête, songeur. D'une certaine manière, il plaint Étienne, dont la vie privée va encore être réduite à néant pendant plusieurs mois. Toutefois, il ressent aussi cette petite pointe d'envie. Des affaires aussi abracadabrantes, il rêve tous les jours que sa clientèle lui en propose.

« Tu vas avoir besoin de moi ?

— Y a de grandes chances. Mais pour l'instant, on n'a rien à te lâcher. Pas que ça tienne du confidentiel, mais on n'a rien trouvé dans l'appart, à part l'oseille et les pierres. Et le môme n'a pas prononcé le moindre mot. Il se contente de nous balancer des regards noirs et de grogner en montrant les dents quand nos questions l'agacent un peu trop.

— C'est peut-être un enfant sauvage, la variante urbaine d'Amala ou de Kamala ?

— Non, non, rien à voir. Le môme était sapé comme un adulte. Enfin, un adulte qui cultive un mauvais goût affirmé pour une élégance désuète. Entre dandy et Monsieur Loyal, en modèle réduit. Et il comprend très bien les questions.

— Et les vieilles ?

— Même combat. Elles n'ont pas lâché une phrase. Bref, on ne sait pas qui est le gamin, ce qu'il faisait avec autant de pognon, d'où la fraîche et les joailleries proviennent, ce qu'il voulait aux grand-mères... Et on peut pas trop pousser

les interrogatoires. La DASS craint que nous traumatisions le chiard, et on voudrait pas qu'une des vieilles nous claque entre les pattes. »

Marc-Aurèle lâche sa fourchette et se cale sur son siège, mains jointes, regard dans le vague. En général, Étienne s'occupe d'affaires plus glauques mais moins compliquées. Tueurs en séries, bourreaux, violeurs sadiques, scènes de carnage et / ou de tortures. Toujours plus ou moins le même schéma. Du sang, beaucoup, des tripes, dans tous les sens, et un malade mental qui court les rues à la recherche d'un nouveau jouet pour assouvir ses pulsions. Avec quelques variations notables : plusieurs malades mentaux qui œuvrent de concert, une secte d'illuminés spécialisée dans la rédemption via éclatement cérébral et équarrissage corporel, une escouade d'anciens tortionnaires reconvertis dans l'extorsion d'organes, etc. Mais l'idée générale reste la même. Faire souffrir, en y mettant une ardeur inhumaine. Pour les services de la BCE, le but est simple : choper le ou les dégénérés le plus rapidement possible. Là, c'est différent. Déjà, pas de sang ni de boyaux. Ce qui doit un peu les désorienter... Et pas la peine de courir après le coupable, il est déjà sous les verrous.

« Pourquoi ils t'ont collé cette affaire sur le dos ?

— BCE...

— Justement, il n'y a pas eu de crime.

— Je suppose que le même ne gardait pas les vieilles pour qu'elles lui servent de babysitteuses. Puis personne n'en voulait de cette affaire. Trop casse-gueule. La presse risque d'en faire ses choux gras et, si on ne la résout pas, le responsable va s'en

prendre plein le râtelier. Les affaires les plus pourries, c'est toujours bibi qui se les coltine... Donc, attends-toi à ce que je te mette à contribution. Tu vas pouvoir t'en donner à cœur joie.

— Avec plaisir. En attendant, j'ai aussi besoin de tes lumières. Enfin, de tes machines. »

Marc-Aurèle récupère l'attaché-case qu'il avait calé sous la table. Il en sort les trois portraits et les tend à son ami.

« Tu peux me tenter une petite reconnaissance faciale ? En concentrant l'intelligence artificielle de ton bouzin sur le sourire ? »

Étienne se saisit des toiles, observe les peintures, une moue boudinant ses lèvres.

« En général, ça marche avec les photos. Je vais voir si ça donne quelque chose. C'est qui ? »

— Aucune idée. Une cinglée m'a contacté ce matin pour que je retrouve n'importe quelle femme avec cette expression ironique. Le sourire...

— Je vois qu'il n'y a pas qu'à la BCE qu'on récolte des plans foireux.

— À part que la donzelle, elle paye en rubis et diamants. Qui sont peut-être faux, mais tu me connais. Tout ce qui me fait sortir de mon train-train quotidien, ça m'excite. »

Étienne ouvre deux grands yeux ronds qui apportent quelques courbes éphémères à son visage trop anguleux.

« Depuis quand tu te fais payer avec des diamants ? »

Marc-Aurèle écarte les mains, signifiant que ce n'est là qu'une conjoncture, et qu'il n'a pas changé ses tarifs. L'euro a toujours cours dans ses transactions.

« Combien elle t'en a filé ?

— Trois. Plus deux rubis et une pépite qui ressemble à de l'or brut. Au début, elle voulait payer avec des assignats...

— Elle est barje, ta cliente... Elle les tient d'où ses pierres ?

— J'en sais pas plus que toi. Elle est pas du genre causante.

— Ah, elle non plus... Elle les a peut-être piquées à mon chiard ?

— Avec un peu de chance, ils sont de la même famille. Il sourit le même ?

— Vraiment pas...

— Dommage. »

Le détective et l'inspecteur s'en retournent à leur assiette, laissant de côté leurs péripéties professionnelles. S'ensuit une conversation sur les déboires amoureux de chacun. Étienne vient de se faire une nouvelle fois plaquer, jamais à la maison, toujours énigmatique quant à son travail, tu comprends si l'on ne partage plus rien, ni l'appart puisque tu n'y es jamais, ni ton boulot parce que tu m'en tiens écartée, même si tu dis que c'est pour mon bien, j'ai besoin de construire un futur non pas de promesses mais de projets concrets, pas sur du vent... Marc-Aurèle, lui, a mis sa vie sentimentale en *stand-by*, ses dernières amourettes s'étant terminées d'une même manière : dans le mur. L'un s'acharne, l'autre s'est fait une raison, jusqu'à ce que l'appel du cœur, ou juste du plan cul, le détourne à nouveau de son dogmatisme professionnel. Dans le premier cas, ce sera encore un échec, dans le second quelques heures gagnées à la solitude.

Après un dessert moyen, les deux hommes se séparent. Direction les services de maternité pour Marc-Aurèle.

Salpêtrière. Chou blanc. Necker : rien. Cochin : néant. Lariboisière : pas mieux. Etc.

Plus de sept heures de recherches à agiter sous des yeux dubitatifs les photocopies couleur des trois portraits. Détective, ce n'est pas forcément traverser l'Ouest américain dans une berline des années cinquante, ni se mettre minable en sirotant whisky sur whisky dans un bar de New York en attendant qu'une rousse pulpeuse vous saute sur les genoux ou qu'un criminel de passage s'essaye à vous refroidir. C'est un peu moins palpitant. Mais ça demande un savoir-faire hors-norme : ne pas se faire sortir sous une pluie d'insultes d'un service de pédiatrie, gagner en quelques mots la confiance d'interlocuteurs rétifs, insister lourdement mais d'une manière si courtoise que l'insistance passe pour une requête d'une affabilité infinie. Un véritable art.

À la tombée de la nuit, alors que Marc-Aurèle hésite entre la visite des salles aseptisées de l'hôpital Trousseau et un retour au bureau afin de régler quelques paperasseries en suspens, son portable sonne.

« Marc-Aurèle, ça avance ta recherche de la femme qui sourit ?

— Pas vraiment. Pas du tout, même...

— Bon, j'ai rien pour toi dans nos fichiers. Mais Premier de la Classe insiste pour que tu passes au bureau. Il dit avoir un truc assez intrigant à te montrer.

— Du genre ?

— Je crois qu'il a retrouvé l'arrière-arrière-arrière-grand-mère d'une de tes fugitives.

— Il a identifié un des portraits ?

— Non, autre chose. Il n'a pas voulu entrer dans les détails. Ça va pas t'avancer des masses, mais bon, c'est Premier de la Classe...

— C'est toujours mieux que rien. Et toi, il a retrouvé la parole, ton nain ?

— Niet. Il a arrêté de se prendre pour Mowgli. Maintenant, il se marre comme un dément chaque fois qu'on l'interroge. Je viens de faire sortir Bugnard du bureau. Il voulait passer en mode distributeur de baffes.

— Sa patience m'étonnera toujours. »

Le temps de la prospection puéricultrice étant révolu, Marc-Aurèle se dirige d'un pas déterminé vers la bouche de métro la plus proche. Qu'a bien pu trouver Premier de la Classe ? Le jeune homme, qui doit probablement posséder nom et prénom, bien que ces derniers restent un mystère (assurément parce que ni Marc-Aurèle, ni Étienne, ni Bugnard n'ont jamais ressenti la nécessité d'utiliser autre chose que ce sobriquet si approprié), a débarqué dans les services de la BCE il y a environ six mois, tout frais sorti de la nouvelle Haute École des Investigations Criminelles. Avec recommandations ministérielles, vu que le jeune étudiant avait fait péter tous les *high scores* lors des examens finaux. Un gentil garçon au faciès acnéique, arborant une paire de lunettes brinquebalantes, seule touche de fantaisie qu'il permet à sa mise calculée au millimètre. Vénération le costard et la cravate comme un chrétien le Saint-Suaire, il s'est toujours fait remarquer pour son incompétence sur le terrain. Et par son penchant remarquable

à remplir les baquets en vomissant ses tripes, face à celles des victimes. Résultat : confiné dans les bureaux. La technocratie y est dans son milieu naturel. Et là, il s'est révélé être un as de l'enquête informatique, de la prospection virtuelle, de la farfouille paléographique. Culturellement, Premier de la Classe est un puits de connaissance, comme aime à le souligner Marc-Aurèle. Ce à quoi Bugnard ne manque jamais de répondre : le sot du puits. On aime ou pas l'humour de Bugnard, mais question réactivité et efficacité *in situ*, il est d'un autre calibre. S'il n'est pas sorti premier de son école, s'il n'en a jamais fait une, c'est un homme de terrain, un vrai, à l'ancienne. Avec des paluches larges comme des raquettes de jokari, une amplitude pectorale à faire pleurer une nageuse de l'ex-RDA, et un visage de centurion sculpté dans le marbre de carrare. Bon, avec l'âge, il a aussi constitué une réserve de graisse qui a abaissé son centre de gravité. Pas encore dans sa phase sumo ou culbuto, mais le profil challenger WBA en a pris une sévère depuis quelques années.

Malheureusement pour Premier de la Classe, seul Marc-Aurèle a saisi la mesure du potentiel du jeune homme. Pour les services de la BCE, les méthodes que ce dernier emploie le disqualifient d'entrée. La culture d'entreprise... Il passe pour un hurluberlu au mieux, un imbécile heureux qui n'a jamais su assimiler la plus ridicule bribe de logique policière en général. Ou comme dirait Bugnard : Y a rien qui imprime dans son cerveau, il en a pas. Mais Bugnard se trompe. Et tout le service avec lui. Premier de la Classe a bien un cerveau, excessivement efficace, mais qui doit fonctionner sur une autre longueur d'onde,

dans une autre dimension. Et Bugnard a une certaine tendance à confondre cerveau et pectoraux. Probablement à cause de la rime, fût-elle pauvre. Toujours est-il qu'à la BCE aussi, on se méfie de ce qu'on ne peut pas comprendre. Mais on ne foutra pas le même à la porte, on n'est pas des monstres non plus.

Trois quarts d'heure plus tard, arrivée à l'Agence Nationale des Polices d'État. Et là, gros remue-ménage. Hurlements de sirènes, flics en civil et en costume cavalant comme whippets lors du lâcher de lapin mécanique, beuglements, ordres et contre-ordres. Bref, branle-bas de combat.

Marc-Aurèle s'approche du planton, qui mécaniquement s'interpose. La procédure avant tout.

« L'heure des visites est terminée. »

Tiens, un petit nouveau qui fait du zèle.

« Je viens voir l'inspecteur Petiot. Je suis attendu.

— L'inspecteur Petiot n'est pas ici. Revenez demain. »

Sympa, le jeunot. Il maîtrise avec une assurance militaire les préceptes de l'antipathie. Tout y est, le regard méprisant, le ton hautain, la posture menaçante.

Marc-Aurèle n'a pas le temps de répondre. Bugnard vient de faire son apparition, traversant la cour d'un sprint adipeux dont le détective ne l'aurait jamais cru capable. Sans s'arrêter, il hurle au jeune premier.

« Tu laisses passer le monsieur. On a élevé les tueurs en série ensemble. »

Puis à l'adresse de Marc-Aurèle, alors qu'il plonge telle une naïade surpondérale sur la banquette arrière d'un véhicule qui clignote et couine, prêt à lâcher les bourrins :

« Pas l'temps d'expliquer. Demandez à Premier de la Classe. »

Donc, demander à Premier de la Classe. Qui attend patiemment dans le bureau d'Étienne, et qui se lève d'un bond quand le détective passe le pas de la porte, affichant un sourire idiotement adolescent sur sa face éruptive.

« Monsieur Abdaloff, je vous attendais avec une impatience que je n'aurais pas l'inconvenance de commenter, même si, je vous l'avoue, j'ai épuisé en moins d'une heure le quota de cocotte en papier que je m'accorde par semaine. J'ai fait quelques découvertes assez remarquables, attendez-vous à une surprise, car j'ai de surprenants éléments à vous révéler, bien que je ne sache, à l'heure actuelle, s'ils vous permettront d'avancer dans votre enquête. »

Marc-Aurèle soupire. Ce même a un débit qui ridiculiserait un Gange à la mousson, et une petite pointe d'accent de la haute qui lui rappelle monsieur du Snob.

« Bon, avant tout, je veux bien que tu m'expliques le pourquoi de l'agitation.

— Vous accepterez mes excuses, monsieur. Malgré la haute estime dans laquelle l'inspecteur Petiot vous tient et la confiance qu'il vous porte, sentiments que je partage, je dois le reconnaître, il est des affaires classées sous le sceau de la confidentialité, et celle-là en est une. Vous m'en voyez franchement désolé.

— Il y a eu un problème avec le même ?

— Vous... Euh... vous êtes déjà au fait de cette affaire ? »

Marc-Aurèle hausse les épaules. Un jour, Premier de la Classe lui portera vraiment sur les nerfs. Pas à cause de son

respect maladif du règlement, ni de ses phrases à rallonge, mais en raison de cette fausse candeur récurrente. Candeur qui prend sa source dans une forme de suffisance : l'étonnement de découvrir que d'autres peuvent éventuellement être dotés d'un sens de la déduction un peu supérieure à la moyenne.

« Allez, accouche !

— L'enfant s'est enfui. Et les trois femmes ont fait de même.

— C'est une blague ? »

Non, ce n'est pas une blague. Premier de la Classe n'a pas choisi l'option humour dans son cursus scolaire.

« Ça s'est passé comment ?

— D'une manière fort énigmatique, c'est le moins que l'on puisse dire. L'enfant était dans une salle sécurisée avec l'assistante de la DASS. Quand l'inspecteur Petiot a voulu reprendre son interrogatoire, qui jusqu'alors se prouvait être d'une flagrante...

— Abrège !

— Pardon. Quand l'inspecteur Petiot est entré, la femme dormait et l'enfant avait disparu. Pourtant, personne ne l'a vu sortir par la porte, et les barreaux de la fenêtre ne permettent pas, même à un être de petite taille, de s'échapper, d'autant plus que la salle étant, comme vous le savez, située au troisième...

— Et les trois femmes ?

— Pareil, bien qu'on puisse subodorer que leur évasion ait été antérieure, sans aucune certitude toutefois. Elles avaient été placées en observation médicale à l'Hôtel-Dieu, sous surveillance policière rapprochée, elles n'y sont plus... »

Marc-Aurèle lève une main pour signifier à Premier de la Classe qu'il a maintenant besoin de silence. Il s'assoit et se saisit le menton. Petit temps dédié à la réflexion. Comment trois vieilles femmes peuvent ainsi se volatiliser ? Comment un enfant peut jouer de cette façon les fils de l'air depuis une salle sécurisée de la BCE ? Marc-Aurèle passe rapidement en revue les possibilités d'évasion, n'en trouve aucune de crédible, si ce n'est l'éventualité d'une réincarnation de Houdini... L'affaire est bien une affaire pourrie. Il compatit, une pensée pour son ami.

Premier de la Classe, après être resté sage comme une image malgré les fourmis qui lui démangent la langue, décide que son temps de mutisme est arrivé à terme.

« L'inspecteur est parti séance tenante au domicile où il avait, ce matin dès l'aube, procédé à l'interpellation des quatre suspects, ou devrai-je dire du coupable – bien que sa culpabilité reste à établir factuellement, et la nature de cette dernière à être affinée –, et des trois victimes, voilà qui serait plus juste. En attendant son retour, puis-je avoir l'outrecuidance de mettre, temporairement il s'entend, de côté ces faits ?

— Tu peux.

— J'ai une chose à vous montrer. »

Tiens une phrase courte. Il va pleuvoir des pianos à queue pendant une semaine sur le désert de Gobi.

Direction le bureau de Premier de la Classe, une pièce perdue, loin, après un labyrinthe de couloirs impersonnels et déserts, dans une aile du bâtiment que seuls les inconscients fréquentent encore. Travailler à la BCE est déjà une épreuve

psychologique terrible, nul besoin de gâcher les rares moments de relative tranquillité à faire face aux rouleaux de paroles et à la houle de phrases à rallonge du jeune homme.

Son bureau donc. Livres par centaines alignés militairement. Tout est classé avec minutie, rien ne dépasse. Des piles de dossiers tout aussi bien agencés, une batterie d'ordinateurs et autant de moniteurs. Et pas une poussière qui aurait échappé à l'œil maniaque de cette jeune pousse, fleuron du renouveau éducationnel français.

Premier de la Classe ouvre le dossier qui reposait au centre exact de son bureau et se saisit d'une photocopie couleur format A4.

« Voyez, monsieur Abdaloff, un seul regard devrait suffire, la ressemblance n'est-elle pas criante d'authenticité ? »

Marc-Aurèle se saisit à son tour de la photocopie. Détail d'une peinture du... XVIII^e, à vue de nez. Le portrait d'une femme... Bien que ce dernier ne représente aucune des trois « suspects », il n'y a pas de doute possible : le sourire malicieux qui relève les lèvres, tend les pommettes et arque les yeux. C'est bien elle.

« Tu as trouvé ça comment ? »

— J'ai une aptitude exceptionnelle à mémoriser la physiologie des individus ; un coup d'œil et les moindres détails d'un visage sont à jamais gravés dans ma mémoire. »

T'as raté ta carrière, mon garçon, se dit le détective. Les boîtes de nuit les plus sélectes se seraient arraché tes services. Ou les adeptes de la phrénologie, il doit bien en rester un ou deux, perdus entre un rêve de race pure et de chromosome Y.

Premier de la Classe continue son exposé :

« J'ai étudié, entre autres, l'intégralité des œuvres répertoriées de sept cent cinquante-trois peintres, toutes époques confondues. À l'examen des documents transmis par l'inspecteur Petiot, la ressemblance m'a frappé. J'ai fait un saut à la Bibliothèque National des Arts et, la chance, ou le hasard, a voulu qu'il y ait en disponibilité un livre contenant une reproduction de cette peinture de Jacques-Louis Fragonard, 1753-1793. Peu de rapport avec le Fragonard qui est passé à la postérité, si ce n'est une éventuelle lointaine filiation – le débat reste ouvert parmi les spécialistes. On remarquera l'influence tardive de l'école baroque, le peintre ayant eu comme maître... »

Marc-Aurèle, le regard toujours fixé sur la reproduction, se met en mode autisme. Non que le bruit et l'agitation l'aient jamais empêché de cogiter, mais le jeune premier étourdirait à lui tout seul un moine bouddhiste sous neuroleptiques. Il le laisse donc continuer à étaler sa science, et il en a à étaler le bougre, c'est impressionnant. Il y aura un meilleur moment pour écouter son cours sur l'histoire de la peinture.

Il passe un doigt sur la feuille, suivant les courbes des lèvres. La surprise promise par Premier de la Classe le laisse dubitatif. Il existerait donc une lignée de femmes à sourire, et sa cliente en rechercherait la dernière représentante.

D'une main levée, il intime à Premier de la Classe de cesser sa conférence.

« Ça date de quand ?

— 1791. »

Réponse concise. L'affaire est grave.

« Bien. Et ça représente qui ? Continue avec les réponses brèves et précises, s'il te plaît.

— La sœur cadette de Charlotte Corday. »

Marc-Aurèle grimace à l'énoncé du nom. La coïncidence est trop grosse. Soit sa cliente s'est ouvertement payé sa tête, soit elle s'est construit sa petite fable et exprime dans toute sa plénitude ses penchants mythomanes. Il essaye de se convaincre que, peut-être, tout cela est une histoire de famille, qui remonte loin, loin dans le temps. Mais il manque de conviction.

« Hum... Et tu as une idée de ce qu'elle faisait dans la vie pendant que sa sœur aînée surinait le montagnard ? Tu peux détailler un peu plus, mais reste bref.

— Exactement, non. Certains historiens prétendent qu'à sa sortie de l'abbaye aux Dames où elle avait passé ses années d'adolescence avec sa sœur, elle serait montée sur Paris et aurait été engagée au service du roi, ce qui aurait pu motiver, du moins en partie, le geste de sa sœur. J'insiste sur l'utilisation du conditionnel. Tout cela n'est que supputation, aucune preuve tangible n'ayant jamais été mise à jour. »

Putain, quelle encyclopédie le binocleux...

« Elle y faisait quoi, au service du roi ? Une idée ?

— Elle aurait été une des nourrices du dauphin, ou une des filles qui veillaient à son éducation. Encore au conditionnel, et avec plus de réserves, ses origines provinciales, d'une famille certes noble mais déshéritée, n'en faisant pas une prescriptrice idéale. »

Marc-Aurèle agite la tête de haut en bas. Voilà qui est intéressant. L'arrière-arrière-arrière-arrière etc. grand-mère de sa fugitive faisait déjà dans le berceau.

« Le dauphin, il est né en quelle année ?

— 1785. »

1785-1791... Hum, un peu tardif pour le berceau. Le même ne devait pas être très précoce, ou l'aïeule faisait plus dans le post couches-culottes.

« Rien d'autre ? »

Premier de la Classe rouvre le dossier qu'il avait méticuleusement refermé, en sort une seconde photocopie, referme le dossier, prenant soin à ce que ce dernier conserve sa place sans dévier d'un millimètre de l'exact centre de son bureau. Il en va de la sauvegarde de l'humanité.

« Non, malheureusement. Voici le tableau dans son intégralité. Trois femmes. Charlotte et Éléonore Corday, et une tierce femme que je ne saurais identifier. »

Marc-Aurèle réceptionne distraitement la reproduction, occupé à mettre le maximum de neurones sous tension afin d'ordonner, sous un jour qui fasse sens, les éléments de l'enquête dont il dispose maintenant.

Un coup d'œil au tableau.

« Oh putain ! »

Fin de l'extrait.

La dernière fois que Jaspucine a mis un pied dans le monde des hommes, elle en a littéralement perdu la tête : la Révolution française n'a pas été une période très profitable pour les créatures féeriques. Sauf pour Zhellébore, l'enfoirée qui l'a envoyée à l'échafaud. La vengeance étant un plat qui se mange froid, Jaspucine est bien décidée à retrouver la traîtresse. Même si pour cela elle doit s'attacher les services d'un détective. Mais à force de remuer ciel et terre, c'est sur une conspiration bien plus grande que la fée et l'enquêteur vont tomber.



En injectant une bonne dose de féerie dans le roman noir, Karim Berrouka revisite avec humour et dérision la *fantasy* urbaine. Amateurs de fées déjantées, d'arbalètes, et d'herbe qui fait rire, laissez-vous charmer !

À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 18 €
(clic)

En numérique : 3,99 €
(clic)

EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi
livre

ISBN : 978-2-917689-61-5